|  |
| --- |
| Joëlle Robert-LamblinAnthropologue, Docteur d’État ès Lettres,Directeur de recherche de classe exceptionnelle honoraire depuis 2008 (CNRS, France)(1997)“L'adoption ou la circulationdes enfants chez les Inuit.”Collection “Peuples Autochtones“**LES CLASSIQUES DES SCIENCES SOCIALES**CHICOUTIMI, QUÉBEC<http://classiques.uqac.ca/> |



<http://classiques.uqac.ca/>

*Les Classiques des sciences sociales* est une bibliothèque numérique en libre accès, fondée au Cégep de Chicoutimi en 1993 et développée en partenariat avec l’Université du Québec à Chicoutimi (UQÀC) depuis 2000.



<http://bibliotheque.uqac.ca/>

En 2018, Les Classiques des sciences sociales fêteront leur 25e anniversaire de fondation. Une belle initiative citoyenne.

Politique d'utilisation
de la bibliothèque des Classiques

Toute reproduction et rediffusion de nos fichiers est interdite, même avec la mention de leur provenance, sans l’autorisation formelle, écrite, du fondateur des Classiques des sciences sociales, Jean-Marie Tremblay, sociologue.

Les fichiers des Classiques des sciences sociales ne peuvent sans autorisation formelle:

- être hébergés (en fichier ou page web, en totalité ou en partie) sur un serveur autre que celui des Classiques.

- servir de base de travail à un autre fichier modifié ensuite par tout autre moyen (couleur, police, mise en page, extraits, support, etc...),

Les fichiers (.html, .doc, .pdf, .rtf, .jpg, .gif) disponibles sur le site Les Classiques des sciences sociales sont la propriété des **Classiques des sciences sociales**, un organisme à but non lucratif composé exclusivement de bénévoles.

Ils sont disponibles pour une utilisation intellectuelle et personnelle et, en aucun cas, commerciale. Toute utilisation à des fins commerciales des fichiers sur ce site est strictement interdite et toute rediffusion est également strictement interdite.

**L'accès à notre travail est libre et gratuit à tous les utilisateurs. C'est notre mission.**

Jean-Marie Tremblay, sociologue

Fondateur et Président-directeur général,

LES CLASSIQUES DES SCIENCES SOCIALES.

Un document produit en version numérique par Jean-Marie Tremblay, bénévole, professeur associé, Université du Québec à Chicoutimi

Courriel: classiques.sc.soc@gmail.com

Site web pédagogique : <http://jmt-sociologue.uqac.ca/>

à partir du texte de :

Joëlle Robert-Lamblin

**“L'adoption ou la circulation des enfants chez les Inuit.”**

In ouvrage sous la direction de Jacqueline Poussont-Petit, ***L’enfant et la famille nourricière en droit comparé***, pp. 57-73. Toulouse : Les Presses de l’Université des sciences sociales de Toulouse, 1997, 421 pp. *Collection de l'Institut de Droit Comparé.*

L’auteure nous a accordé, le 5 mars 2020, l’autorisation de diffuser en libre accès à tous ses publications dans Les Classiques des sciences sociales.

 Courriel : Joëlle Robert-Lamblin : joellelamblin.chercheur@gmail.com

Police de caractères utilisés :

Pour le texte: Times New Roman, 14 points.

Pour les notes de bas de page : Times New Roman, 12 points.

Édition électronique réalisée avec le traitement de textes Microsoft Word 2008 pour Macintosh.

Mise en page sur papier format : LETTRE US, 8.5’’ x 11’’.

Édition numérique réalisée le 7 janvier 2021 à Chicoutimi, Québec.



Joëlle Robert-Lamblin

Anthropologue, Docteur d’État ès Lettres,
Directeur de recherche de classe exceptionnelle honoraire depuis 2008
(CNRS, France)

**“L'adoption ou la circulation des enfants
chez les Inuit.”**



In ouvrage sous la direction de Jacqueline Poussont-Petit, ***L’enfant et la famille nourricière en droit comparé***, pp. 57-73. Toulouse : Les Presses de l’Université des sciences sociales de Toulouse, 1997, 421 pp. *Collection de l'Institut de Droit Comparé.*

Un ouvrage de
la collection “Peuples autochtones”

Fondée et dirigée
par
Jean Benoist

*Médecin et anthropologue*
*professeur retraité de l'Université de Montréal
et de l'Université Paul Cézanne, Aix-Marseille.*



<http://classiques.uqac.ca/contemporains/peuples_autochtones/index.html>

**“L'adoption ou la circulation des enfants
chez les Inuit.”**

Table des matières

[Introduction](#Adoption_intro) [57]

[Le statut de l'enfant, son rôle dans la société et l'institution de l'"adoption" chez les Inuit](#Adoption_1) [58]

[L'adoption dans la société traditionnelle](#Adoption_2) [59]

[La circulation des enfants dans la société contemporaine](#Adoption_3) [61]

[*Les modalités des changements de famille*](#Adoption_3a) [63]

[*La fréquence des transferts d'enfants*](#Adoption_3b) [66]

[Références bibliographiques](#Adoption_biblio) [71]

[Les collaborateurs](#Adoption_collaborateurs) [9]

**Note pour la version numérique** : La numérotation entre crochets [] correspond à la pagination, en début de page, de l'édition d'origine numérisée. JMT.

Par exemple, [1] correspond au début de la page 1 de l’édition papier numérisée.

[57]

Joëlle Robert-Lamblin

Anthropologue, Docteur d’État ès Lettres,
Directeur de recherche de classe exceptionnelle honoraire depuis 2008
(CNRS, France)

**“L'adoption ou la circulation des enfants
chez les Inuit.”**

In ouvrage sous la direction de Jacqueline Poussont-Petit, ***L’enfant et la famille nourricière en droit comparé***, pp. 57-73. Toulouse : Les Presses de l’Université des sciences sociales de Toulouse, 1997, 421 pp. *Collection de l'Institut de Droit Comparé.*

INTRODUCTION

[Retour à la table des matières](#tdm)

L'adoption est une institution fort répandue dans tout T Arctique. Les observateurs étrangers qui ont approché les communautés du grand nord ont été frappés par la fréquence de cette pratique et Marcel Mauss écrit dès 1906, dans son *Essai sur les variations saisonnières des sociétés eskitrios :* "Les Eskimos sont un des peuples où la pratique de l'adoption a été poussée le plus loin" (Mauss, 1906, p. 468).

Désignées parfois encore par le terme Eskimo, mais le plus souvent appelées Inuit ou Yuit, ces populations sont dispersées le long des côtes arctiques de la Sibérie extrême orientale, de l'Alaska, du Canada et du Groenland. Totalisant aujourd'hui environ 110 0(X) âmes, ces chasseurs de mammifères marins ou de caribous ont connu, depuis un demi-siècle, de profonds bouleversements dans leur organisation sociale et dans leur mode de vie. Traditionnellement nomades ou semi-nomades, ils se sont sédentarisés dans de petites agglomérations et ont, pour la plupart, adopté un style de vie proche des modèles occidentaux.

Dans toutes les communautés inuit, les changements survenus dans le domaine de la famille ont été considérables : morcellement des grandes familles patriarcales en familles nucléaires restreintes, libéralisation des moeurs entraînant une importante proportion d'enfants nés de mères célibataires, introduction de pratiques contraceptives limitant la dimension des familles, tendance à l'instabilité des couples avec une forte croissance du nombre de familles monoparentales, etc. Pourtant, dans ce contexte d'évolution accélérée des sociétés inuit, on constate qu'il existe toujours une importante circulation des enfants au sein des communautés, qu'il s'agisse de véritables adoptions légales ou de simples transferts d'enfants, sans qu'il y ait eu officialisation du changement de famille auprès des services administratifs.

Nous nous attacherons ici à présenter les différents aspects de l'adoption, ou du transfert d'enfants, dans divers contextes : celui de la tradition inuit et celui de la société contemporaine acculturée, en recherchant une continuité entre les observations du passé et celles du présent, continuité qui renvoie fondamentalement, comme nous le verrons, au statut particulier de l’enfant inuk et à sa place au sein de la communauté.

Concernant l'adoption, la littérature anthropologique nous livre essentiellement des études effectuées auprès de communautés inuit du Canada (Dunning 1962, Rousseau 1970, Guemple 1979, Saladin d'Anglure 1988). Ici, nous tirerons nos exemples [58] en majeure partie de la société ammassalimiut du Groenland oriental [[1]](#footnote-1), population dont nous avons suivi l'évolution démographique et socio-économique au cours de nombreuses missions de terrain, entre 1967 et nos jours.

LE STATUT DE L'ENFANT, SON RÔLE
DANS LA SOCIÉTÉ ET L'INSTITUTION
DE L’“ADOPTION” CHEZ LES INUIT

[Retour à la table des matières](#tdm)

Dès sa venue au monde, l'enfant inuk tient une place particulière au sein de la famille et dans la société. Porteur du nom d'un ancêtre décédé, il est l'héritier d'une partie de la personnalité de l'ancêtre qui, en quelque sorte, grâce à ce nouveau-né, va reprendre vie au milieu des siens. *Mon mari, ma fille, mon père... est revenu,* entend-on fréquemment prononcer à Ammassalik, tout en désignant l'enfant qui porte à nouveau son nom et que l'on appelle du terme de parenté qui vous liait au défunt : *mon époux, mon grand-frère, ma petite maman, etc.,* quels que soient son sexe et la différence d'âge qui vous sépare de lui.

Cette coutume, encore en vigueur dans certaines régions de l'Arctique et en particulier au Groenland oriental, met en relief la forte valeur symbolique conférée à l'enfant. Celui-ci est porteur de l'âme-nom d'un défunt qui, sans ce nouveau réceptacle, serait condamnée à errer dans le froid et la solitude et priverait les vivants de leur paix, pour n'avoir pas su accomplir ce devoir impérieux vis-à-vis du disparu. En cas d'absence de descendant chez un couple, l'adoption d'enfants peut alors apparaître comme l'unique moyen d'assurer la continuité de la transmission du nom des ancêtres dont ce couple n'est lui-même que le porteur provisoire.

Un autre aspect, celui-ci plus matériel, de la valeur reconnue à un enfant et que l'on retrouve dans un grand nombre de sociétés traditionnelles, est lié au travail qu'il pourra fournir en grandissant. Très vite, en effet, l'enfant va devenir une aide de plus en plus efficace pour ses parents nourriciers, puis, devenu adulte, il sera amené à les prendre en charge, alors qu'eux-mêmes n'ont plus la force physique pour accomplir les besognes quotidiennes les plus dures.

Dans une société de chasseurs, telle que la société eskimo traditionnelle, où les tâches étaient strictement réparties entre les hommes et les femmes, c'était presque une nécessité pour un [59] couple marié d'avoir au minimum un fils et une fille auprès d'eux, pour les seconder tant dans les activités liées à la chasse, que dans celles du travail des peaux et des tâches domestiques. L'adoption était, là encore, un remède à l'absence ou à l'insuffisance de descendance.

Enfin, il faut également mentionner la valeur affective que représente l'enfant aux yeux de ses proches, valeur encore renforcée par l'être cher défunt que ce nouvel individu fait revivre. Un jeune enfant donné en adoption à une personne dans F affliction peut avoir précisément pour destin de venir combler un vide affectif en remplaçant un mort. A cet égard, une histoire -devenue légende- recueillie à Ammassalik par Paul-Emile Victor en 1936, illustre le thème du chagrin inconsolable d'un couple ayant perdu accidentellement l'un de ses enfants (tout en ayant encore un fils et deux filles). L'histoire relate comment l'homme et la femme, accompagnés de leurs enfants, partent en bateau à la quête d'un garçon pour remplacer leur fils qui a été dévoré par un chien. Ils parcourent le pays, de maison en maison, cherchant désespérément un garçon de remplacement. On leur amène des orphelins, mais aucun ne leur plaît. Des parents leur offrent leur propre fils : "Nous avons un fils. Si vous voulez, prenez-le pour vous consoler". Mais aucun ne répond à leurs souhaits... et à la fin de leur longue errance, ayant passé en revue tous les jeunes gens de la région, ils se laissent mourir de chagrin. (*In* Victor et Robert-Lamblin, 1993, p. 163-166).

Présentée dans l'ensemble de son contexte culturel, nous pouvons définir l'adoption telle qu'elle est pratiquée chez les Inuit comme le simple transfert d'un enfant d'une famille vers une autre dont il fait désormais pleinement partie. Cette coutume, très répandue dans la communauté traditionnelle, trouve encore largement sa place dans la société actuelle fortement acculturée, mais les formes revêtues par cette institution peuvent avoir changé, c'est ce que nous nous proposons d'examiner.

L'ADOPTION
DANS LA SOCIÉTÉ TRADITIONNELLE

[Retour à la table des matières](#tdm)

Il faut ici replacer l'adoption dans la situation d'équilibre démographique précaire de ces petits groupes de chasseurs arctiques, dans lesquels les naissances étaient parfois moins nombreuses que les décès et la mortalité infantile, très élevée, ne laissait un faible surplus d'enfants que dans les familles les plus fécondes. À Ammassalik, on a pu estimer que sur les neuf à dix enfants mis au monde par une femme, trois ou quatre seulement restaient en vie (Robert-Lamblin, 1986, p. 76 et 186-187).

Dans cette société ammassalimiut d'avant les premiers contacts avec le monde occidental (c'est-à-dire de la fin du XIXème siècle), les adoptés étaient donc essentiellement des orphelins, [60] puisque les enfants survivants par familles étaient peu nombreux et les naissances d'enfants indésirés, tels que les cas d'inceste, d'enfants nés hors mariage, ou de venue au monde de filles dans des périodes de survie difficile, pouvaient donner lieu à un infanticide. À moins d'être accueillis dans un nouveau foyer, un triste sort était réservé aux orphelins de mère et surtout de père, car les accidents de chasse entraînaient une mortalité élevée parmi les hommes adultes. Lorsque cela n'allait pas jusqu'au suicide collectif avec leur mère devenue veuve, ces enfants privés de soutien économique étaient condamnés à une existence particulièrement rude : mal vêtus, à peine nourris, ils étaient astreints aux plus dures corvées collectives. Le remariage de sa mère ou l'adoption dans une nouvelle famille représentait alors une véritable chance d'échapper à un tel destin pour l'enfant orphelin.

Les enfants adoptés étaient, ainsi, le plus souvent de jeunes orphelins ou bien des enfants de couples fertiles désireux de venir en aide à un couple de parents inféconds. Les parents adoptifs, quant à eux, étaient tout d'abord les couples sans descendance, ou peu féconds, ou encore des couples vieillissant n'ayant plus de jeunes auprès d'eux pour les entourer et les assister dans les travaux de la vie de tous les jours.

Si nous savons que l'adoption était une pratique très fréquente dans les sociétés eskimo traditionnelles, nous manquons le plus souvent de données chiffrées pour en connaître l'importance véritable. Pour la population d'Ammassalik, bien que nous disposions -très exceptionnellement- de listes nominatives établies dès les premiers contacts avec les Européens, la fréquence des adoptions reste difficile à déterminer, car le lien de parenté entre enfants et adultes dans chaque maisonnée n'est pas toujours précisé. Dans le premier recensement, celui de 1884 effectué par Holm au moment de la découverte de cette ethnie, parmi les 413 habitants enregistrés, peu d'enfants portent la mention *adoptés :* sept seulement (deux garçons et cinq filles) pour 167 individus considérés comme âgés de moins de quinze ans (76 garçons et 91 filles). Or nous avons toutes les raisons de penser que ce faible pourcentage d'enfants adoptés (4,2%) doit être très inférieur à la réalité, étant donnée la terrible famine que venait de subir cette population en 1881-1882, un fléau qui dut laisser un nombre élevé d'orphelins [[2]](#footnote-2). Dans le recensement suivant, celui de 1893, réalisé par Ryder, un nombre plus important d'adoptés figure parmi les 293 personnes enregistrées. On y trouve quatorze enfants (six garçons et huit filles) inscrits comme adoptés parmi [61] les 123 jeunes de moins de quinze ans (55 garçons et 68 filles), soit une proportion de 11,4% d'enfants élevés dans des familles différentes de leur famille biologique.

Dans la langue vernaculaire utilisée par la population du Groenland oriental, l'adopté est désigné comme un enfant -fils ou fille- *acquis* et, de fait, il devient l'enfant de ses nouveaux parents, au même titre que d'éventuels descendants du couple adoptif (il ne peut d'ailleurs pas les épouser, car le même tabou de l'inceste frappe la parenté d'adoption). L'adopté connaît toujours l'identité de ses parents biologiques, mais il considérera sa famille d'adoption comme sa véritable famille. Les termes de parenté vis-à-vis des nouveaux parents sont les mêmes que pour des enfants biologiques, auxquels est ajouté l'affixe *siaq,* qui signifie : "acquis, reçu, acheté, devenu la possession de". Il n'existe pas de terme abstrait pour dénommer l'adoption, mais on désigne ce fait de transférer un enfant d'une famille vers une autre par les verbes *tiguva* [prendre ou demander (un enfant)], ou *piva* [recevoir (un enfant)]. Ceci souligne bien qu'en réalité, comme nous le verrons plus loin, il existe deux sortes de démarches : soit l'enfant est l'objet d'un don spontané de la mère biologique à la mère adoptive, soit au contraire il fait l'objet d'une demande de la dernière à la première.

En résumé, dans le contexte traditionnel, la fonction sociale de l'adoption apparaît, d'une part comme une prise en charge de l'adopté dont la survie-même peut être en jeu -éventuellement également comme une alternative à l'infanticide-, d'autre part comme une perspective d'assistance future pour les parents adoptifs. Car, si l'accueil d'une nouvelle bouche à nourrir peut représenter une véritable charge économique au départ, il sera ultérieurement récompensé sur le plan matériel et spirituel. *In later life, good foster-children will return by gifts and services the goodness of their foster-parents* (Thalbitzer, 1941, p. 604) ; et l'adopté sera amené à remplir ses devoirs envers les défunts, en réincarnant ses parents adoptifs dans sa propre descendance comme chez les Ammassalimiut, ou en effectuant les offrandes aux âmes des morts comme chez les Eskimo du détroit de Béring (Nelson, 1899, p. 290). Ainsi, la continuité entre les générations pourra-t-elle être assurée, l'adoptant portant secours à l'adopté dans un premier temps, puis la situation inverse se présentant quelque temps plus tard.

LA CIRCULATION DES ENFANTS
DANS LA SOCIÉTÉ CONTEMPORAINE

[Retour à la table des matières](#tdm)

Au cours du XXème siècle, et en particulier depuis la deuxième guerre mondiale, les populations inuit ont subi de profondes transformations culturelles, économiques et sociales y compris dans les régions les plus reculées. La sédentarisation, le [62] développement de l'assistance sociale, l'accroissement démographique lié à une nette baisse de la mortalité infantile, le morcellement de la famille patriarcale, et la grande fréquence des naissances illégitimes, ont conduit à une plus importante redistribution - par le système de *l'adoption* - des enfants des familles très nombreuses vers les couples peu féconds ou vers les personnes vivant seules, célibataires et personnes âgées.

De nos jours, la famille nucléaire est-groenlandaise [[3]](#footnote-3) ne regroupe en général sous le même toit ni tous les enfants d'une même mère, ni tous les enfants d'un même couple. Il s'opère une répartition, différente de la filiation directe, d'un certain nombre d'enfants dans la communauté. Cette pratique extrêmement courante d'une circulation des enfants à l'intérieur de la société évoque encore le mode d'adoption traditionnelle, par arrangement informel entre deux familles apparentées, sans contrepartie financière et sans officialisation administrative. Toutefois, ceci n'est pas sans poser des problèmes dans la société contemporaine, acculturée et fonctionnant selon des normes administratives occidentales.

Ainsi, à Tasiilaq, la petite capitale de la région d'Ammassalik, la scène suivante se produit-elle fréquemment : une femme demande aux services sociaux des allocations familiales pour son enfant, mais elle se heurte à une incompréhension des préposés, car aucun enfant de ce nom et de cet âge ne figure dans les documents officiels comme étant son fils ou sa fille. Finalement, la femme explique : "bien sûr, c'est mon petit-fils (ou petite-fille, neveu, nièce, etc.), mais il m'a été donné, maintenant il est à moi, c'est mon enfant".

Les instances administratives, qui enregistrent la maternité biologique à chaque naissance, ou l'adoption lorsqu'elle est faite selon les règles établies par les institutions danoises, sont déconcertées par ces situations où les enfants changent définitivement de foyer sans qu'il y ait de trace officielle de l'événement. Aussi, la tendance de ces dernières années va-t-elle dans le sens d'une augmentation du nombre des adoptions légales, avec décision de justice conformément à la loi en vigueur au Danemark. Cependant, en analysant de plus près cette évolution, on remarque que les adoptions légales sont surtout l'objet de demandes émanant de résidents danois ou ouest-groenlandais ou encore de couples mixtes (dano/groenlandais, ou ouest-groenlandais/est-groenlandais), [63] en général pour pallier l'infécondité du ménage. Parmi les est-Groenlandais mêmes, on compte encore peu d'adoptions légales.

Une nouvelle forme de transfert d'enfant est aussi apparue avec l'instauration, en 1971, du placement en famille nourricière. Précédemment mis en orphelinat, ces jeunes qui font maintenant l'objet d'une décision de placement dans des familles d'accueil, moyennant une contrepartie financière versée par la commune aux familles, entrent en général dans la catégorie des *cas sociaux.* Il s'agit d'enfants, déjà âgés de plusieurs années, qui sont confrontés à des problèmes familiaux particuliers : par exemple, décès, maladie, chômage, séparation, alcoolisme ou négligence des parents ou qui souffrent d'un handicap. Cette nouvelle forme d'accueil de mineurs, où l'intérêt financier peut entrer en compte, car la pension allouée par la commune aux parents nourriciers est relativement élevée par rapport au niveau de vie des est-Groenlandais, a parfois provoqué des querelles entre des familles qui revendiquaient la garde du même enfant.

Malgré l'existence de ces nouveaux modes de transfert d'enfants d'un foyer à un autre (l'adoption légale et le placement en famille nourricière), la coutume traditionnelle des adoptions sans formalité dans le cadre de la parentèle n'a pas pour autant disparu. Celles-ci demeurent encore, de nos jours, la façon la plus habituelle dont les enfants changent de foyer dans de nombreuses communautés inuit (se reporter à Rousseau 1970, Guemple 1979 et Saladin d'Anglure 1988).

Les modalités des changements
de famille

[Retour à la table des matières](#tdm)

Le plus souvent, l'enfant est recueilli par ses nouveaux parents dès son plus jeune âge -à la naissance ou quelque temps après- et il reçoit le prénom (donc l'identité) d'un être cher pour l'adoptant. Comme par le passé, ce jeune adopté va devenir un soutien moral et affectif pour ses parents adoptifs qui pourront aussi compter sur son appui matériel dans leurs vieux jours. L'enfant appartient à sa nouvelle famille dont cependant il ne prend pas nécessairement le nom patronymique [[4]](#footnote-4). Dans tous les cas, il connaît ses vrais parents ou, au moins sa mère biologique, mais ne conserve pas d'attache particulière avec eux.

Dans la pratique, pour le tout jeune enfant, le changement de foyer (ou de mère) s'effectue selon trois modalités : abandon de la mère biologique, don de la part de celle-ci, ou encore demande de la mère adoptive.

[64]

L'abandon d'un jeune enfant par sa mère est généralement lié à des circonstances particulières : la mère se trouve dans l'incapacité physique ou matérielle de le garder. Ou bien, il y a eu une rupture dans les liens affectifs entre la mère et l'enfant : si, par exemple, le nouveau-né a été hospitalisé peu de temps après sa naissance, il peut arriver que la mère le considère comme étranger lorsqu'il lui est rendu et qu'elle ne veuille pas le garder. Ce sont en général dans ces circonstances qu'ont lieu les adoptions légales de jeunes Groenlandais par des personnes extérieures à la famille ou à la société. La mère biologique dispose toutefois de trois mois pour se rétracter.

Le don d'un enfant par la mère biologique à la mère adoptive correspond à un geste d'affection profonde de l'une envers l'autre. Il s'effectue le plus souvent, sans aucune formalité, dès la naissance de l'enfant ou dans les tout premiers mois de sa vie. Parfois même la décision est prise au cours de la grossesse. Cette forme particulière de don s'effectue essentiellement dans le cadre de la parenté proche, le plus souvent maternelle. Le nouveau-né peut ainsi être offert pour tenir compagnie à des personnes âgées ou seules, ou pour remplacer symboliquement un défunt auprès de l'adoptant. Il sera le *mari* d'une femme veuve de la famille, ou l’*enfant décédé* d'un couple de parents, qui reprend sa place auprès des siens. Dans tous ces cas, l'enfant prend la valeur d'un présent, voire d'un cadeau de Noël comme dans l'exemple cité plus loin.

Enfin, l'enfant peut avoir été l'objet d'une demande, ou même d'une véritable *commande,* de la part des parents adoptifs (nécessairement la famille proche). L'adoptant fait alors connaître son désir d'enfant auprès d'une jeune mère ou d'une future mère qui va, le plus souvent, devoir accéder à ce vœu. La pression peut être forte de la part des grands-parents ou des collatéraux. Pour certains Inuit canadiens, Lee Guemple parle ainsi d'une sorte de droit de préemption des grands-parents maternels sur le premier enfant de leur fille aînée : "We also noted that, at Rankin Inlet, Repulse, ... the grand parents have a traditionnal claim to the first child born to the oldest daughter as a repayment for the mother" (Guemple, 1979, p. 77). Damas écrit, de même, au sujet des Eskimo du Cuivre du Canada : "Adoption was widely practiced, and there was a kinship obligation involved for supplying parents and older siblings with children if they desired them" (Damas, 1984, p. 401).

Au Groenland oriental, il nous est arrivé d'entendre de futurs parents préciser : *notre enfant sera pour telle personne,* et le récit suivant qui nous a été fait, en 1977, par une femme mariée, décrit bien ce mode d'adoption pratiqué par les grands-parents : "Quand nous avons eu notre premier enfant, nous savions que ma mère (veuve) le voulait, mais nous y tenions et nous l'avons [65] gardé. Nous avons eu plusieurs enfants, puis Palo est né. L'hiver après sa naissance, ma mère, qui habitait dans une petite localité lointaine, est venue hiverner ici à Tasiilaq. Alors, au moment de Noël, nous avons décidé que Palo, qui avait presque six mois, serait le cadeau de Noël de ma mère. Nous l'avons mis dans un grand tissu blanc et c'est ma nièce qui l'a apporté à ma mère. C'était moi qui le nourrissait au sein, mais il vivait chez ma mère et il lui était attaché. L'été suivant, ma mère devait repartir vers son petit village. Elle me dit : je n'emporterai pas Palo maintenant, car il est encore trop petit et peut-être ne saurai-je pas bien m'en occuper. Mais au moment du départ, Palo s'est tellement accroché aux vêtements de sa grand-mère que nous avons décidé qu'il partirait quand même. Je me suis retrouvée soudain sans enfant à nourrir. J'étais comme malade. Je ne comprends pas les femmes qui donnent leurs enfants à une autre personne que leur propre mère. C'est trop difficile de s'en séparer. La seule chose que j'admettais, c'était que ce soit ma mère qui le prenne".

Une autre femme d'Ammassalik nous racontait, quant à elle, son expérience personnelle de la façon suivante : "Lorsque j'ai eu mon premier enfant, j'ai dû le donner à ma mère, puis notre deuxième enfant fut pour ma belle-mère, le troisième enfin fut pour nous...".

On peut ainsi parler d'une sorte de *droit* des grands-parents sur leurs petits-enfants et d'une *obligation* des enfants de leur céder une partie de leur propre descendance. Il n'est pas rare que des parents, qui ont eux-mêmes donné un ou deux de leurs enfants (parmi leurs aînés) en réclament à leur tour, des années plus tard. Et dans ce contexte de flux continu entre les générations, on donne très souvent un enfant à un couple plus âgé, tandis que l'on en reçoit un d'un couple plus jeune que soi. A Ammassalik, le rang de l'adopté dans la famille biologique peut varier, comme nous l'avons vu, tandis qu'ailleurs ce peut être obligatoirement l'aîné, selon l'exemple de Guemple *(op. cit.),* ou de préférence le deuxième, comme chez les Inuit d'Iglulik au Canada : "Le deuxième enfant, surtout s'il était de même sexe que le premier, était très souvent pris en adoption par les grands-parents ou des collatéraux de leur génération, et ceci en faisant parfois presque violence aux jeunes couples" (Saladin d'Anglure, 1988, p. 153).

L'adoption d'enfants de jeunes mères célibataires par la grand-mère maternelle est particulièrement fréquente au Groenland de l'est ; et il se produit souvent une continuité immédiate entre les derniers-nés d'une femme et les premiers enfants de ses filles aînées, nés hors-mariage et élevés parmi les autres enfants de leurs grands-parents, c'est-à-dire leurs oncles et tantes, tandis que les jeunes mères gardent leur liberté de déplacernent. [66] Avoir eu beaucoup de filles offre ainsi la perspective pour une femme d'avoir beaucoup de petits-enfants chez elle plus tard. Les grands-parents maternels vont aussi jusqu'à s'opposer à la demande d'interruption volontaire de grossesse [[5]](#footnote-5) de leur fille, insistant pour garder eux-mêmes l'enfant à naître.

Malgré le morcellement de l'ancienne grande famille patriarcale et l'isolement qui en découle pour certains de ses membres, la société contemporaine offre la possibilité aux personnes âgées ou aux femmes seules de prendre en charge un ou plusieurs enfants, grâce au cumul de leur pension de vieillesse et des allocations familiales de l'enfant recueilli. Toutefois, un changement de famille d'accueil à la suite d'un décès arrive fréquemment lorsque les parents adoptifs sont les grands-parents et l'enfant ainsi adopté peut être amené à faire partie successivement de plusieurs foyers qui lui sont relativement étrangers, même lorsqu'il s'agit de sa propre famille biologique. De telles épreuves -difficiles à surmonter- guettent les orphelins de parents adoptifs âgés.

Il faut enfin signaler les situations où l'enfant donné spontanément ou bien réclamé par les parents adoptifs, est repris par ses parents biologiques. Pour empêcher précisément de tels drames de se produire, l'adoption légale tend à se développer dans certaines régions de l'Arctique.

La fréquence des transferts d'enfants

[Retour à la table des matières](#tdm)

Lorsque la mortalité infantile a baissé avec l'amélioration des conditions de vie et le développement de l'assistance médicale dans l'Arctique, certaines femmes se sont retrouvées, avant l'introduction des méthodes contraceptives dans ces régions, avec un nombre considérable d'enfants survivants. On aurait pu supposer que, dans un tel contexte, le système inuit d'adoption opérait comme une sorte de mécanisme social de redistribution des enfants entre les familles très nombreuses et les moins nombreuses. Plus tard, après la fin des années 1960, quand les femmes ont pu acquérir une certaine maîtrise de leur fécondité, on aurait dû alors observer une diminution sensible de la fréquence de la circulation des enfants inuit, voire une quasi disparition de cette coutume.

Or, si dans quelques régions, comme au Groenland occidental, la pratique de l'adoption devient plus rare, dans d'autres parties de l'Arctique elle est encore très répandue. Nous avons vu qu'elle pouvait même, dans certains cas, se présenter comme un [67] substitut à l'avortement, de la même façon que, dans la société traditionnelle, elle avait pu parfois être un substitut à l'infanticide.

Considérant l'évolution historique et la situation actuelle de l'adoption chez les Inuit Iglulik du nord-ouest canadien, Bernard Saladin d'Anglure évalue à 30% les enfants adoptés parmi les jeunes âgés de moins de dix-huit ans en 1986, et il ajoute : "Nous ne voyons pas, quant à nous, de diminution ou d'augmentation de l'adoption pour la période contemporaine ; ce qui ressort, au contraire, c'est la permanence d'une des institutions sociales inuit les plus fondamentales" (Saladin d'Anglure, 1988, p. 156).

Devant les difficultés rencontrées pour mesurer avec précision la fréquence des transferts d'enfants au Groenland oriental, puisqu'il n'existe de trace officielle de changement de foyer que pour les cas d'adoptions légales ou de placements en famille nourricière par la commune, nous avons pris le parti d'examiner la situation personnelle de chaque enfant groenlandais âgé de moins de quinze ans [[6]](#footnote-6) telle qu'elle apparaît, en 1990, dans les listes nominatives établies pour les deux populations de cette région : celles d'Ammassalik et du Scoresbysund. Connaissant par ailleurs les liens de parenté existant entre tous les habitants est-groenlandais, il nous a été possible de savoir par quelle personne était élevé un enfant, lorsqu'il n'était pas chez ses parents biologiques. Une analyse identique, réalisée en 1976 (Robert-Lamblin, 1986, p. 220-221), nous permet, en outre, d'appréhender d'éventuels changements dans les comportements au regard de cette pratique de transferts d'enfants au sein de la famille ou de la société.

Le tableau établi à partir des données de 1990 (reproduit ci-dessous) montre qu'un peu plus de 60% des enfants du Scoresbysund sont élevés par leurs deux parents biologiques, tandis qu'à Ammassalik ils ne sont que 50% dans ce cas. Et ce sont 80% des enfants du Scoresbysund qui vivent avec au moins un de leurs parents biologiques -quel que soit son statut, célibataire, marié, veuf, divorcé ou remarié- pour 78% dans la commune d'Ammassalik. Si l'on cherche à connaître par quelles personnes sont élevés les 20%d'enfants du Scoresbysund qui ont été recueillis dans un autre foyer, on les retrouve pour près de 9% chez des grands-parents et près de 5% chez des oncles et tantes, c'est-à-dire dans la famille proche (et de préférence du côté maternel), tandis que 7% ont été officiellement placés dans des familles nourricières ou bien ont fait l'objet d'une adoption légale.

[68]

Dans la région d'Ammassalik, où l'on compte, en 1990, 22% d'enfants [[7]](#footnote-7) n'habitant ni avec leur mère ni avec leur père biologique, on constate que les membres de la famille jouent, de même, un rôle très important en tant que parents de substitution, puisque 11% des enfants sont élevés par leurs grands-parents et 7% par d'autres membres de la parenté (proche, de préférence). Un peu plus de 4% des jeunes figurent au nombre des enfants placés ou légalement adoptés. Ainsi, dans le cadre de l'adoption traditionnelle (sans formalité), le degré de parenté est proche entre adoptés et adoptants. De surcroît, les grands-parents maternels et les oncles et tantes maternels se trouvent privilégiés par rapport à la parenté paternelle : en totalisant les deux populations est-groenlandaises, 77% de ces enfants "adoptés" sont élevés dans leur famille maternelle et 23% dans leur famille paternelle.

La comparaison des résultats obtenus en 1990 à Ammassalik avec ceux de notre enquête de 1976, menée de façon identique, met en évidence une progression sensible de la circulation des jeunes enfants entre ces deux périodes. En 1976, près de 85% des enfants vivaient avec leurs parents biologiques (60% avec les deux parents, 22% avec leur mère seule, 3% avec leur père seul), tandis que 15% étaient élevés : par leurs grands-parents (6%), des oncles et tantes (4%), des parents plus éloignés (1,7%), ou se trouvaient adoptés légalement ou placés dans des foyers ou institutions spéciales (3,7%).

Pour finir, il faut souligner que les deux communautés du Groenland oriental se singularisent totalement, à cet égard, du reste du Groenland. Un rapport publié en 1992 par la direction des affaires sociales du Groenland montre en effet que le pourcentage des enfants âgés de zéro à dix-sept ans transférés dans d'autres foyers que leur foyer d'origine est de 15% à Ammassalik et de 14% au Scoresbysund, alors qu'il oscille entre 0% et 7% dans les quinze communes se trouvant au Groenland occidental ; la fréquence moyenne pour l'ensemble du Groenland étant évaluée à 4,3% en 1992 (*Børn og unges anbringelser,* 1992, p. 38-39).

\*
\* \*

Plusieurs réflexions s'imposent au terme de cette présentation des diverses facettes d'une institution sociale qui se révèle fondamentale dans les sociétés de culture inuit.

[69]

- La pratique de l'adoption, qui se présente comme une redistribution des enfants dans la communauté, n'a pas pour véritable fondement le souci de rééquilibrer la répartition entre producteurs et consommateurs (ou productifs et improductifs), puisque, en réalité, les parents adoptifs peuvent être plus démunis que les parents biologiques. Contrairement à nos pratiques européennes, les enfants inuit sont très souvent confiés à des personnes âgées ou à des personnes seules (veufs, veuves, célibataires, divorcés...).

- Ces transferts d'enfants entre foyers font apparaître une autre répartition sociale des jeunes, différente de la filiation biologique, qui s'opère toutefois de façon privilégiée au sein de la famille étendue (l'ancienne famille patriarcale). C'est d'ailleurs à l'intérieur de ce groupe familial élargi que s'effectuent encore, notamment au Groenland oriental, la quasi totalité des contacts et des échanges : visites, hospitalité, entraide, partage de nourriture, réincarnation du nom des défunts et adoption par don ou demande d'enfants.

- On observe que le lien affectif entre la mère naturelle et l'enfant, considéré comme très fort et universel par la société occidentale, prend, dans ce contexte, un sens beaucoup plus relatif. La parenté sociale acquiert dans cette société la même valeur que la parenté biologique. A cet égard, le nom porté par l'enfant et l'identité qu'il reçoit dès sa naissance jouent un rôle fondamental favorisant le don de l'enfant par la mère et renforçant les liens du nouveau-né avec l'adoptant.

En définitive, l'adoption inuit -cette pratique fréquente de transfert ou de circulation d'enfants dans la communauté- fait partie intégrante de l'organisation sociale, y compris dans le contexte actuel de forte acculturation. Elle touche divers domaines de la vie sociale, mais au-delà des considérations propres à la maternité ou la fécondité, elle renvoie au véritable statut de l'enfant au sein de la famille et de la communauté. Il apparaît ainsi que, dans de telles sociétés de chasseurs, les enfants font en quelque sorte partie de la propriété collective du groupe, au même titre que le gibier ou les territoires de chasse. Les enfants inuit semblent entrer dans le système de partage communautaire qui, de tous temps, a été essentiel pour renforcer la solidarité familiale et assurer la cohésion sociale.

[70]

Contexte familial dans lequel sont élevés les enfants âgés de 0 à 14 ans
dans la population est-groenlandaise en 1990

|  |  |  |
| --- | --- | --- |
| Population groenlandaisedu Groenland oriental : | Communedu Scoresbvsund | Communed'Ammassalik |
| enfants âgés de 0 à 14 ans en 1990 | Nb | *%* | Nb | % |
| Enfants habitant chez leurs deux parents : |  |  |  |  |
| mariés | 87 | 50,6 | 330 | 37,4 |
| non mariés | 17 | 9,9 | 112 | 12,7 |
| *Total* | *104* | *60,5* | *442* | *50,1* |
| Chez leur mère : |  |  |  |  |
| mariée à un autre homme | 6 | 3,5 | 15 | 1,7 |
| veuve | 8 | 4,6 | 17 | 1,9 |
| séparée ou divorcée | 1 | 0,6 | 30 | 3,4 |
| non mariée | 18 | 10,5 | 155 | 17,6 |
| *Total* | *33* | *19,2* | *217* | *24,6* |
| Chez leur père : |  |  |  |  |
| veuf | 0 | 0,0 | 7 | 0,8 |
| divorcé ou séparé | 0 | 0,0 | 25 | 2,8 |
| *Total* | *0* | *0,0* | *32* | *3,6* |
| Enfants habitant chez leurs grands-parents : |  |  |  |  |
| maternels | 11 | 6,4 | 79 | 9,0 |
| paternels | 4 | 2,3 | 18 | 2,0 |
| *Total* | *15* | *8,7* | 97 | *11.0* |
| Chez leurs oncles et tantes : |  |  |  |  |
| maternels | 5 | 2,9 | 24 | 2,7 |
| paternels | 3 | 1.7 | 10 | 1,1 |
| *Total* | *8* | *4,6* | *34* | *3.8* |
| Famille plus éloignée | *0* | *0,0* | *22* | *2.5* |
| Elevés par d'autres personnes (placés ou adoptés) | 72 | *7,0* | *39* | *4,4* |
| Ensemble des enfants de 0-14 ans | *172\** | *100%* | *883\*\** | *100%* |

*\** recensés au 31 mai 1990

\*\* recensés au 31 juillet 1990

[71]

Références bibliographiques

[Retour à la table des matières](#tdm)

*Børn og unges anbringelser uden for hjemmet,* 1992 - Direktoratet for Sociale Anliggender og Arbejdsmarked, 149 p. DAMAS, D., 1984 - Copper Eskimo. *Arctic, Handhook of North American Indians,* vol. 5, Smithsonian Institution, Washington, p. 397-414.

DUNNING, R.W., 1962 - "A note on adoption among the Southampton Island Eskimo", *Man,* vol. 62, n° 259, p. 163-167.

GUEMPLE, L., 1979 - "Inuit adoption". *National Muséum of Man, Mercury Séries, Canadian Ethnology Service,* n° 47, 131 p.

MAUSS, M., 1906 - "[Essai sur les variations saisonnières des sociétés eskimos. Etude de morphologie sociale](http://classiques.uqac.ca/classiques/mauss_marcel/socio_et_anthropo/7_essai_societes_eskimos/essai_societes_eskimos.html)". *L'Année sociologique 1904-1905,* avecla collaboration de H. Beuchat, t. IX, Alcan, Paris, p. 389-477.

NELSON, E.W., 1899 - "The Eskimo about Bering Strait". *18th Annual Report of the Bureau of American Ethnology for the years 1896-1897,* Washington, 518 p.

ROBERT-LAMBLIN, J., 1986 - "Les Ammassalimiut au XXème siècle. Analyse du changement social au Groenland Oriental". *Mémoires des Cahiers Ethnologiques*, n° l.Université de Bordeaux II, 518 p.

\_\_\_\_\_, 1994 - "Changements démographiques dans une communauté arctique (Scoresbysund, Groenland oriental) : une étude longitudinale". *Bulletins et Mémoires de la Société d'Anthropologie de Paris,* n° 3-4, p. 163-180.

ROUSSEAU, J., 1970 - "L'adoption chez les Esquimaux Tununermiut (Pond Inlet, Territoires du nord-ouest)". Université Laval, *Centre d'Etudes Nordiques, Travaux Divers,* 28, 173 p.

SALADIN D'ANGLURE, B., 1988 - "[Enfants nomades au pays des Inuit Iglulik](http://dx.doi.org/doi%3A10.1522/30009663)". *Anthropologie et Sociétés,* vol. 12, 2, p. 125-166.

THALBITZER, W., 1941 - "The Ammassalik Eskimo : Social Customs and Mutual Aid". *Meddelelser om Grønland,* vol. XL, n° 4, p. 571-739.

VICTOR, P.-E. et ROBERT-LAMBLIN, J., 1993 - *La Civilisation du Phoque 2. Légendes, rites et croyances des Eskimo d'Ammassalik.* Raymond Chabaud, SAI, Biarritz, 424 p.

[9]

LES COLLABORATEURS

[Retour à la table des matières](#tdm)

Joëlle ROBERT-LAMBLIN, directeur de recherche au C.N.R.S., Laboratoire d'anthropologie biologique, Musée de l'Homme (17 place du Trocadéro, 75116 Paris, France)

1. Découverts en 1884 seulement, par le danois G. HOLM, les Ammassalimiut constituent le groupe le plus éloigné dans la longue migration vers l'est des Eskimo à partir du détroit de Béring. En raison de leur long isolement sur la très inhospitalière côte orientale du Groenland, leur culture matérielle, leur mode de vie et leur organisation sociale et religieuse se sont conservés jusqu'au XXème siècle. [↑](#footnote-ref-1)
2. Marcel MAUSS va aussi dans ce sens, lorsqu'il écrit : *Il* *est évident, d'après les listes données... dans Holm, que la plupart des familles se sont intégré un ou deux éléments étrangers au moins* (MAUSS, 1906, p. 468, note 6). [↑](#footnote-ref-2)
3. Depuis 1925, en plus de la région d'Ammassalik, il existe un deuxième point de peuplement sur l'immense côte est du Groenland. Il s'agit de la petite communauté du Scoresbysund (établie *h* 1000 km plus au nord) qui est constituée en majorité de familles originaires d'Ammassalik, auxquelles se sont joints quelques Ouest-Groenlandais et un petit groupe de fonctionnaires danois. [↑](#footnote-ref-3)
4. Traditionnellement, les Inuit n'avaient pas de patronymes ; chaque individu possédait un ou plusieurs noms personnels hérités de ses ancêtres. Au Groenland oriental, l'institution du nom de famille s'est généralisée dans les années 1950. [↑](#footnote-ref-4)
5. À partir de 1968, le Danemark a mis en œuvre au Groenland un vaste programme de limitation des naissances. Les premières mesures malthusiennes ont touché Ammassalik en 1969, puis l'interruption volontaire de grossesse fut libéralisée en 1973. [↑](#footnote-ref-5)
6. Les adolescents de plus de 15 ans sont plus mobiles que les jeunes enfants et leur lieu d'habitation est parfois difficile à connaître, notamment lorsqu'ils sont sortis du système scolaire. [↑](#footnote-ref-6)
7. Parmi les 192 enfants de moins de 15 ans élevés en dehors de leur famille d'origine en 1990, garçons et filles se trouvent en nombre presque égal (97 garçons pour 95 filles). [↑](#footnote-ref-7)